

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

SOUVENIR D'UNE RETRAITE.

O muse qui jadis, dans mes heures de peines,
Venais chanter en moi, pour chasser mon ennui,
Qui donc, depuis longtemps, si loin de moi t'enchaîne,
Rev.ens ô mon amour, je t'appelle aujourd'hui.

Lis bien en ce moment, lis au fond de moi-même ;
Ne discernes-tu point les plus amers regrets ?
C'est le temps de chanter ; il faut, muse que j'aime,
Faire comme l'oiseau qui charme les forêts.

Qu'êtes-vous devenus, beaux jours de ma retraite ?
Mon âme, où sont-ils donc les lieux de ton repos ?
Te voilà désormais triste, sombre, inquiète,
Et de nouveau livrée aux plus cruels assauts.

An milieu du silence et de la solitude,
Où j'avais oublié le monde et ses attraits,
Les volontés du ciel étaient ma seule étude,
Je vivais pour mon Dieu, j'avais trouvé la paix.

J'étais comme l'oiseau dans le bleu de l'espace,
Qui plane en assurance et sans nul mouvement,
Non, je ne craignais rien, rien de tout ce qui passe,
J'étais alors plus haut que l'orage ou le vent.

J'étais comme un vaisseau dans une anse tranquille ;
Peut-être qu'au dehors la mer faisait fureur,
Mais tout était serein dans mon heureux asyle,
Et le flot caressant passait avec lenteur.

O chapelle où j'allais pour contempler les charmes
De l'époux de mon âme, au divin sacrement,
Chapelle où j'ai versé de consolantes larmes,
Mon cœur pourrait-il donc l'oublier un moment ?

Oublierai-je, ô Jésus, qu'en ce temple moi-même
J'ai fait le vœu sacré de n'être plus qu'à toi ?
Ce bienfait tout divin, cette grâce suprême
Fait tressaillir mon âme et d'amour et d'espoir.

Anges qui m'avez vu dans ce beau jour de fête,

Du bonheur d'un mortel n'étiez-vous point jaloux ?
Et pourtant il fallut le quitter, ma retraite :
Tout plaisir ici-bas fuit si tôt loin de nous.

J'ai retrouvé le bruit de ce coupable monde
Où tout n'est que malice, envie, orgueil, froidur,
Ah ! combien ma douleur fut amère et profonde :
On haïssait le Dieu qu'a préféré mon cœur !

Anges, pleurez sur moi, j'ai senti dans mes veines
Couler comme un poison la froideur pour mon Dieu !
Anges, pleurez sur moi, prenez part à mes peines
Le temple est sans attraits, et mon cœur est sans feu !

Le monde, c'est pour moi ce sombre enfer de Dante
Où tout le temps se passe au sein d'un tourbillon ;
Toujours, toujours poussés par l'horrible tourmente,
Nous oublions le ciel et notre Dieu si bon !

Seigneur, je vous demande à genoux une grâce :
Retirez-moi du sein de ce monde abhorré ;
Donnez la solitude à mon cœur tout de glace,
Il se fondra d'amour et je vous bénirai !

M.

A MON AME.

Quare tristis es, anima mea,
et quare conturbas me ?

PSAL. 42.

O mon âme, pourquoi ce lourd poids de tristesse
Te poursuit-il partout, comme un mal sans espoir ?
Réponds-moi donc enfin : pourquoi, pourquoi saas

Et gémir et pleurer comme le vent du soir ?

Regarde autour de nous : tout rit et tout s'anime ;
Tu vis avec des cœurs qui t'aiment, tu le sais,
Ils voudraient ton bonheur ; oh ! sois plus magnanime
Réjouis-toi pour eux, ils seront satisfaits.

A cette heure voici de nouveau ce bocage
Que loin de ton hameau tu pleuras si souvent ;
Tu reconnais encor ces arbres, ce feuillage
Dont l'ombre te plaisait, quand j'étais jeune enfant.

Entends tu les oiseaux, au-dessus de ma tête ?
Ils répètent les chants qu'ils modulaient jadis.
Oui tout, en ce moment, tout prend un air de fête ;
Et toi, comme un cyprès, comme un if, tu gémiss.

Regarde encor, là-bas, tous ces champs de verdure ;
Entends-tu du faucheur l'acier retentissant ?
Jadis tu chérissais cette belle nature ;
Aurait-elle perdu son aspect séduisant ?

O mon âme, pourquoi ce lourd poids de tristesse
Te poursuit-il partout, comme un mal sans espoir ?
Daigne répondre enfin : pourquoi, pourquoi sans
Et gémiss, et pleurer comme le vent du soir ?

Entraîné sur les pas d'un maître impitoyable,
Quand l'Hébreux eût quitté Sion, son seul amour,
Il répandait des pleurs, et sa voix lamentable
Vers le ciel exhalait des plaintes nuit et jour.

Et moi, ne suis-je pas en exil sur la terre ?
Serai-je d'ici-bas ? Non, non, je suis de Dieu.
Ah ! pardonnez-moi donc, si ma plainte est amère ;
C'est ma patrie, hélas ! que je pleure en tout lieu.

Il est vrai, quand je viens au fond de ce bocage
Parmi mes souvenirs, soudain je prends l'essor ;
J'aime ce vent léger, j'aime ce frais ombrage ;
Mais pour me satisfaire il faudrait plus encor.

J'écoute des oiseaux la suave harmonie :
J'aime ces chants d'amour à notre Créateur,
Mais il sont bien plus doux, au sein de ma patrie,
Et ce sont ces refrains qu'il faut pour mon bonheur.

Partout, autour de moi, la nature est bien belle,
De ces champs diaprés j'aime l'éclat pompeux,
Mais qu'est cette beauté pour une âme immortelle ?
Mon Dieu, vous seul, vous seul pouvez combler mes
[vœux.

Pour mes amis il faut que je me réjouisse ?
Eh bien ! oui, quelquefois ; oui, pour eux, je le veux :
Mais quand nous serons seuls, comme en ce bois pro-
[pices,

Laissez-moi ma tristesse en regardant les cieux.

Non, le pauvre exilé sur la terre étrangère
Ne doit jamais cesser de pleurer, de gémiss ;
Ah ! pourquoi me blâmer, si ma plainte est amère,
Et si, lorsque tout rit, moi je me sens mourir ?

Mais que dis-je ? mourir ! D'une prison d'argile
Pourquoi vais-je emprunter le langage de mort ?
Mourir, pour moi c'est vivre ! O mon dernier asile
Quand pourrai-je vers toi prendre enfin mon essor.

Ainsi parla mon âme en sa douleur suprême,
Sur un ton triste et doux comme un soupir des eaux
Et cette voix longtemps retentit en moi-même,
Ses accents attristés m'avaient semblé si beaux.

Vains objets d'ici-bas n'étales plus vos charmes
Pour attacher mon cœur ou pour le réjouir ;
Je suis un exilé, je veux verser des larmes,
Et puis, pour voir mon Dieu, bientôt je veux mourir.

E lancez-vous vers lui, mes vœux et ma prière,
Mes larmes, obtenez qu'il ait pitié de moi ;
Il a dit : bienheureux qui pleure sur la terre :
Mon Dieu, je veux pleurer et pratiquer ta loi.

M.

LE DIAMANT PERDU.

(Suite.)

Le Mexicain, du reste, avait des allures bien capables d'inspirer le soupçon. Au lieu de suivre le commis et de s'assurer par lui-même, suivant l'habitude des acheteurs ordinaires, si l'on ne cherchait pas à le tromper sur le poids de la marchandise, il restait debout au milieu du store, observant avec un intérêt particulier les travées du plafond, l'épaisseur des clôtures de planches, la disposition des lieux. Bientôt le commis revint et lui apporta la quantité de poudre qu'il avait demandée. Le Mexicain, sans même la regarder, dit avec distraction :

— Cette poudre ne me convient pas, donnez-m'en de la très-grosse.

L'employé répondit qu'on n'en avait pas.

— Alors donnez-m'en de la très-fine, répondit flegmatiquement le singulier acheteur.

Comme on lui répondait encore qu'on avait qu'une seule espèce de poudre, il demeura un moment immobile et silencieux, inspectant toujours l'intérieur du store, et paraissant faire quelque calcul mental. Enfin, il s'aperçut de la défiance dont il était l'objet et reprit avec un grand sang-froid :

— Je n'ai pas de dollars.... je n'ai pas de poudre

d'or... Je n'ai rien : mais je suis *hidalgo*, voulez-vous me faire crédit ?

—La maison n'accorde crédit à personne, répliqua le commis, suivant la formule consacrée chez *Brissot*.

Et il retira prestement le paquet des mains de l'acheteur.

Le Mexicain ne parut nullement s'offenser de ce refus auquel il s'attendait peut-être ; un sourire hautain se joua même sur ses lèvres flétries. Cependant il ne prononça pas une parole, toucha légèrement son *sombbrero* délabré et sortit.

—Cette fois, *monsieur de Martigny*, dit *Brissot* dès que cet homme eut disparu, on ne pourra me blâmer d'avoir refusé crédit à un pareil chenapan. Dieu sait à quel criminel usage il voulait employer cette poudre, et, certes, ce n'était pas à tuer des outardes et des kangourous !

Mais *Martigny* ne l'écoutait pas ; tout préoccupé, il saisit son chapeau, adressa au négociant un signe mystérieux et sortit à son tour.

Comme nous l'avons dit, le store de *Brissot* s'élevait sur une espèce de petit square ; mais, d'un côté, il était séparé des constructions voisines par une ruelle étroite. Arrivé sur la place, *Martigny* chercha inutilement des yeux le Mexicain ; ce fut seulement en passant devant la ruelle, qu'il le vit encore arrêté au pied de la muraille de planches et paraissant examiner le store à l'extérieur, comme il l'avait examiné à l'intérieur.

Martigny feignit de ne pas avoir remarqué sa présence et s'éloigna rapidement ; mais, au bout d'une cinquantaine de pas, il fit halte et se cacha derrière une tente. Le Mexicain ne tarda pas à sortir de la ruelle, en regardant à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'était pas épié ; puis satisfait sans doute de la solitude qui paraissait régner autour de lui, il se perdit dans le labyrinthe de baraques en toile et en bois qui formaient cette partie de la ville.

Alors, le vicomte revint sur ses pas avec précaution, se glissa dans la ruelle et inspecta scrupuleusement la cloison.

Il n'aperçut d'abord rien de suspect. Les planches, quoique légères, étaient lisses, polies, parfaitement jointes. Cependant, à l'endroit où il avait vu le Mexicain arrêté, il finit par distinguer des marques au charbon qui semblaient avoir été faites tout récemment. De plus, en poursuivant ses investigations, il découvrit un clou, à moitié enfoncé dans le bois ; ce clou étant à vis et fort aigu, il avait suffi de le faire tourner entre d'eux doigts pour qu'il eut pénétré sans bruit dans les voliges. Le fer en était neuf, brillant, et n'avait pas subi encore l'action du grand air. Enfin, les bavures de bois que la vis avait repoussées au dehors étaient toutes fraîches, et évidemment elles avaient été produites peu de minutes auparavant.

Martigny tint compte de tous ces détails et chercha dans sa tête quelle en était la signification.

—Les marques au charbon, passe encore ! murmura-t-il ; mais à quoi diable peut servir ce clou ?

Après un moment de réflexion, il se frappa le front :

—J'y suis, pensa-t-il ; les marques sont visibles le jour ; mais si l'on venait la nuit, cette pointe de

fer serait plus facile à retrouver... Hum ! je commence à comprendre.

Il compta soigneusement les pas, à partir de l'endroit où étaient les marques jusqu'à l'extrémité du store, du côté de la place. Alors il entra dans le magasin, et en suivant la paroi intérieure, il compta le même nombre de pas. Il put s'assurer ainsi que le clou enfoncé dans les planches correspondait exactement à la portion de la cloison qui touchait le baril de poudre.

Brissot et les commis l'observaient du coin de l'œil, et en le voyant ainsi aller et venir sans cause apparente, ils étaient assez disposés à le croire fou. Le vicomte ne s'inquiéta pas le moins du monde de leur opinion ; après avoir fait mentalement ses supputations, il s'approcha de *Brissot* et lui dit à voix basse :

—Que vous le vouliez ou non, *monsieur*, je passerai ici la nuit prochaine, et peut-être trouverai-je l'occasion d'acquitter ma dette de reconnaissance envers votre famille et envers vous.

—Qu'est-ce donc ? demanda *Brissot* tout effaré ; serions-nous menacés de quelque danger ?

—Peut-être ; mais, de grâce, affectez le calme le plus parfait, car on nous regarde et je soupçonne... Ce soir, à la chute du jour, je reviendrai avec mes armes. Jusque-là, pas un mot de moi et de mes soupçons à vos commis. Ne les laissez sortir sous aucun prétexte et veillez à ce qu'ils ne puissent causer en particulier avec personne : vous saurez pourquoi un peu plus tard.

Et *Martigny* voulut sortir.

—Mais, du moins, demanda *Brissot*, ne pourriez-vous me donner une idée de ce qui se passe ?

—Patience ! dit le vicomte en élegant des yeux. Et il quitta de nouveau le store à pas précipités.

VIII.

LA DÉFENSE.

Sur le soir, au moment où les commis fermaient le magasin, *Martigny* revint, se glissant le long des maisons, évitant le voisinage des lanternes qui s'allumaient çà et là, et prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas être aperçu. Il repoussa le mulâtre qui posait les derniers volets et s'introduisit furtivement dans le store.

Une seule bougie éclairait l'immense galerie, qui ne recevait plus aucun rayon de jour extérieur. Autour de ce triste luminaire, on apercevait les préparatifs d'un dîner pauvre et frugal comme l'avait été le déjeuner. Les employés achevaient de vaquer à leur occupation ; de chaque soir, tandis que le patron, la tête appuyée sur ses mains, demeurait plongé dans ses réflexions.

Quand *Martigny* se trouva dans la petite sphère lumineuse où les formes devenaient visibles, il fut facile de reconnaître qu'il était armé jusqu'aux dents ; son revolver et son couteau de chasse étaient passés dans sa ceinture, et il tenait à la main son fusil double de gros calibre. Il s'approcha de *Brissot* qui s'était levé en le voyant et lui dit à voix basse :

—Vous n'avez pas quitté le store de la journée, n'est-ce pas ?

—Non, certes ; vous m'avez causé une telle frayeur

que je n'ai pu me décider même à aller verser ma recette du jour à la Banque, suivant l'usage.

—Vous verserez deux recettes demain.... Et aucun de vos employés n'a eu de communications avec le dehors, depuis la visite du Mexicain ?

—Je ne les ai pas perdus de vue d'un instant, et ils n'ont pas échangé avec les acheteurs un mot de plus qu'il n'était strictement nécessaire pour les besoins de la vente.

—C'est à merveille.

—Eh bien ! mon cher compatriote, poursuivit le vicomte en élevant la voix et en employant la langue anglaise, il paraît que votre sommeil pourrait être troublé la nuit prochaine ; aussi ai-je pris la liberté de venir vous demander le gîte et le souper, afin de renforcer la garnison. Nous tâcherons de recevoir l'ennemi comme il faut !

En parlant ainsi, Martigny observait les employés qui s'étaient rapprochés du patron ; mais leurs visages trahissaient seulement la surprise et l'inquiétude bien naturelles que devait leur inspirer une pareille annonce. Don Fernandez lui-même ne paraissait ni moins surpris ni moins alarmé que les autres.

—Si vraiment vous pensez, monsieur de Martigny, dit Brissot, que nous serons attaqués cette nuit par des malfaiteurs, pourquoi n'enverrais-je pas demander au shérif des soldats pour nous garder ?

—C'est inutile ; nous voilà sept hommes bien armés et j'imagine que l'on essaiera d'employer contre nous la ruse plutôt que la force ; nous pourrions faire face à toutes les éventualités.... Seulement, mon hôte, octroyez-nous un souper un peu meilleur que vos repas ordinaires, car notre veille sera longue et peut-être aurons nous besoin de montrer du courage d'ici à demain.

Tous les employés s'attendaient à ce qu'une pareille proposition fût repoussée avec indignation ; mais, à leur grande surprise, Brissot s'exécuta sans hésiter. Il ordonna d'apporter un jambon et plusieurs boîtes de conserves qui ne semblaient pourtant avoir éprouvé aucune avarie ; enfin, il alla chercher lui-même, dans une caisse dont seul il avait la clef, deux bouteilles de vieux bordeaux et deux de champagne pour égayer le repas.

—Hum ! murmurait un des loustics de la bande, Il faut que le patron ait bien peur !

En un instant, le couvert fut mis ; et Martigny qui conservait toute sa présence d'esprit et toute sa gaieté, dit à demi-voix :

—Allons ! gentlemen, hâtons-nous. Le souper ne doit pas se prolonger plus que d'habitude, car on nous observe peut-être par quelque fente, et le moindre changement dans les usages de la maison pourrait donner l'éveil à nos adversaires. A table donc ! votre patron vous régale pour la bravoure que vous aurez probablement occasion de montrer à le défendre.

Les employés ne comprenaient pas grand'chose à ces propos ; mais ils prisèrent fort le repas délicat étalé devant eux ; aussi ne se firent-ils pas prier pour fêter la bonne chère. Brissot lui-même, malgré ses inquiétudes, ne fut pas des derniers à attaquer plats et bouteilles. Mais c'était Martigny qui semblait être le véritable roi du festin ; marquant comme quatre et buvant comme six, il trouvait encore moyen d'égayer l'assistance. Il avait retenu,

pendant ses longues pérégrinations, quelques bribes de toutes les langues et savait adresser à chaque convive de joyeuses facéties dans son idiome. Toutefois, il prenait soin que les rires ne pussent être entendus du dehors et réprimait promptement tout éclat de gaieté trop bruyante.

Bientôt, les provisions eurent disparu et les bouteilles furent vides. Le vicomte demanda encore qu'un petit verre de vieux rhum fût versé à la ronde, et peut-être en imposant cette libéralité à Brissot, avait-il plutôt le désir de régaler les pauvres commis, que de les rendre aptes à une défense désespérée ; car le repas fini, il dit tout à coup :

—A présent, gentlemen, il vous est permis de vous coucher sous vos comptoirs, et de faire un somme jusqu'à ce qu'on vous appelle. Seulement placez vos armes à portée de votre main, et tâchez de les retrouver aussitôt qu'elles deviendront nécessaires.

Ce nouvel ordre étonna fort les commis et ils regardèrent leur maître comme pour demander s'ils devaient en tenir compte. Brissot, dont un bon repas avait un peu relevé l'énergie, ne put cacher son impatience :

—Ah ça ! monsieur de Martigny, reprit-il, à quoi diable pensez-vous ? Sur votre prière, j'ai gorgé tous ces fainéants des provisions les plus coûteuses et les plus recherchées de mon magasin ; et voilà qu'au moment où je peux avoir besoin d'eux, vous voulez les envoyer dormir ?

—Mais un simple appel suffira pour les éveiller... Ayez confiance en moi, mon cher Brissot, et vous n'aurez pas lieu de le regretter.

—Si du moins vous consentiez à m'expliquer....

—Quand nous serons seuls, je vous dirai tout.

Les employés, voyant que le patron ne s'opposait plus au désir du vicomte, gagnèrent leurs comptoirs où ils se couchèrent tout vêtus. Un seul ne se hâta pas de profiter de la permission : c'était don Fernandez, le premier commis. Il s'approcha du négociant et lui dit d'un ton mielleux en anglais.

—Si réellement vous redoutez une attaque pour cette nuit, monsieur, ne me permettez-vous pas de veiller avec vous et M. le vicomte ? Quant au dévouement envers mon excellent patron, je prétends ne céder à personne !

Brissot allait répondre, Martigny le prévint.

—Grand merci, señor don Fernandez, dit-il avec vivacité, mais votre dévouement est inutile pour le moment. Le danger dont nous sommes menacés n'est pas celui que vous pensez peut-être... A quoi croyez-vous que nous soyons exposés cette nuit ?

—Mais à quelque attaque de malfaiteurs, je suppose.

—Pas du tout, nous avons seulement à craindre de sauter et d'être envoyés, par le plus court chemin, dans le fin fond des nuages.

— *Demonio !* repliqua Fernandez en pâlisant et en reculant d'un pas.

Le vicomte ne put se méprendre sur la sincérité de cette terreur.

Décidément je me trompais, pensa-t-il, ce garçon-là ne sait rien ; il a pourtant la mine d'un surnois, d'un scélérat même, si je suis aussi bon physionomiste qu'à l'ordinaire.

Il rassura le commis et le renvoya sous son comp-

toir comme les autres ; néanmoins don Fernandez n'obéit qu'avec une extrême répugnance et on l'entendit s'agiter longtemps encore après que les autres se furent endormis.

Demeuré seul avec le patron, Martigny lui dit d'un ton résolu :

—A nous deux maintenant, monsieur Brissot ; nous avons quelque chose à faire sans perdre de temps.

Et il remonta la galerie avec rapidité.

—Mon cher compatriote, demanda Brissot d'une voix tremblante en le suivant, ce que vous avez dit tout à l'heure à Fernandez est-il possible ? Serions-nous vraiment en danger de sauter, ce qui causerait non-seulement notre mort à tous, mais encore la perte des marchandises contenues dans mon store et qui ont une valeur immense ?

—Le danger serait réel en effet, répliqua Martigny en désignant le baril de poudre devant lequel il venait de s'arrêter, si vous ne me donniez un coup de main pour mettre ce mauvais voisin à une autre place.

Brissot ne se fit pas répéter l'invitation ; tous les deux, unissant leurs efforts, roulèrent le dangereux baril vers le centre du store où se trouvait une espèce de caveau destiné à tenir au frais certaines marchandises. Cette besogne achevée, le vicomte avisa dans un coin un baril de la même grandeur et de même apparence.

—Que contient ceci ? demanda-t-il.

—Mais différentes espèces de graines, je crois.

Martigny s'assura du fait.

—Fort bien, reprit-il ; cette pacifique denrée n'est pas de nature très inflammable, c'est ce qu'il nous faut.

Ils roulèrent le baril de graines vers la cloison et le dressèrent exactement à la place et dans la position où était précédemment le baril de poudre.

—Là, dit le vicomte gaiement, cette fois je puis vous répondre que nous ne sauterons pas, à moins que la graines de navets n'ait des propriétés étonnantes tout-à-fait inconnues des savants... Mais ce n'est pas tout, il faut empêcher le brigand qui veut faire une omelette du store et de ses habitants de revenir à la... Vous allez voir.

Il prit son fusil, s'assura que les deux coups étaient bien chargés ; puis s'emparant d'une échelle double qui servait pour atteindre les marchandises sur les rayons élevés, il l'établit en face du baril. Alors il appuya son fusil sur les barreaux parallèles de l'échelle, visa un point du mur un peu au-dessus du tonneau de graines et fixa l'arme dans cette direction avec des cordes solides. Tout en travaillant, il demandait au négociant :

—Quelle épaisseur ont les planches de la cloison ?

—Pas plus d'un pouce et d'un bois léger qui ne présente pas une grande résistance.

—A la bonne heure. Les balles coniques de fusil traversent à trente pas une planche de chêne de deux pouces d'épaisseur ; elles perceront donc votre cloison avec autant de facilité qu'une feuille de papier... Bien, voilà notre batterie prête : les sapeurs ennemis n'ont qu'à venir, nous leur donnerons la monnaie de leur pièce... Maintenant éteignons cette bougie dont la lumière pourrait être aperçue du dehors et attendons l'événement.

Deux sièges furent placés au pieds de l'échelle, l'un pour Brissot, l'autre pour Martigny. Le vicomte s'assura qu'il retrouverait aisément dans l'obscurité la crosse du fusil braqué sur la cloison et qu'il pourrait se procurer instantanément de la lumière en cas de besoin. Ces dispositions prises, les deux amis s'assirent côte à côte, et la bougie ayant été soufflée ils demeurèrent dans une obscurité complète.

Alors le négociant qui, depuis plusieurs heures, grillait d'impatience de savoir la vérité, se pencha vers le vicomte et lui demanda de nouveau l'explication de sa conduite. Martigny, d'une voix qui ne s'élevait guère au dessus d'un faible chuchotement, se mit à raconter comment il avait reconnu le matin dans l'acheteur de poudre un des Mexicains ennemis de Brissot, comment les allures de cet homme lui avaient paru suspectes, et comment enfin, après l'avoir guetté dans la ruelle voisine, il avait fini par découvrir sur la cloison, précisément à la place qui correspondait au baril de poudre, des indications annonçant les intentions les plus criminelles.

—Quoi ! interrompit Brissot, est-ce donc sur de si faibles indices que vous m'avez causé cette terrible frayeur ?

—Dans mes voyages à travers la Prairie américaine, répliqua tranquillement le vicomte, je me suis habitué aux ruses diaboliques des Peaux-Rouges ; et les coureurs des bois n'auraient pas eu besoin de tant d'indices pour éventer un complot. Mais je ne m'en suis pas encore tenu là ; aujourd'hui, après vous avoir quitté, je me suis rendu, en prenant mille précautions, au claim des Mexicains pour m'assurer si je ne retrouverais pas notre finaud d'acheteur de poudre. En effet, je l'ai vu de loin qui causait chaleureusement avec les autres et semblait leur rendre compte de sa démarche. A la suite de cette conversation, ils ont quitté leur travail et sont entrés dans un cabaret voisin où sans doute ils se préparent, en buvant des liqueurs fortes, à l'expédition projetée.

—Mais à supposer que vous ayez deviné juste quant aux projets de ces méchantes gens, d'où vous vient la croyance que le complot éclatera cette nuit.

—La chose est évidente ; d'ici à demain, vous pourriez changer les dispositions du magasin, déplacer le baril de poudre, que sais-je ? Ces coquins se croient sûrs de réussir, ils n'attendent pas davantage ; avant le retour du jour, vous verrez si je me suis trompé.

Brissot ne répondit rien ; il réfléchissait et ses réflexions, nous devons en convenir, n'étaient pas favorables à Martigny. Défiant par nature, il songeait que ce compatriote, qui se posait ainsi comme son défenseur contre des ennemis peut-être imaginaires, n'était en réalité lui-même qu'un aventurier dont le passé demeurait enveloppé de nuages. A la vérité, Martigny avait un immense mérite aux yeux du négociant, c'était la possession du fameux diamant de douze mille dollars ; mais ce diamant, lui, Brissot, ne l'avait jamais vu ; Martigny le tenait obstinément caché et semblait même éviter d'en parler. Peut-être les dames, crédules et ignorantes en pareille matière, s'étaient-elles laissé tromper par les supercheries d'un intrigant qui avait voulu surprendre leur confiance. Plus il méditait sur tout cela, plus il se sentait disposé à juger mal son trop

obligeant défenseur. Le silence et l'obscurité aidant, il en vint peu à peu à se persuader que le seul ennemi qu'il eût à craindre en réalité, c'était Martigny, et à tout hasard il se tenait en garde contre une trahison possible.

Le vicomte ne paraissait pas se douter de ces soupçons outrageants. Il avait allumé un cigare et fumait, en cachant avec sa main l'étincelle lumineuse qui eût pu être aperçue du dehors par une fente. Seulement, comme la patience n'était pas sa vertu favorite, il s'agitait parfois sur sa chaise en étouffant un juron.

Plusieurs heures se passèrent ainsi. Un profond silence régnait maintenant dans la ville, et, n'eussent été quelques chants d'ivrogne attardé, quelques aboiements de chiens ou même des coups de fusils tirés isolément, à longs intervalles, on eût dit que tout était endormi dans la colonie des chercheurs d'or. D'autre part, l'intérieur du store était plongé dans de profondes ténèbres; le cigare de Martigny avait fini par s'éteindre et les ronflements sonores qui partaient de tous les coins permettaient de croire que les sentinelles avaient elles-mêmes cédé au sommeil.

Enfin un bruit léger, qui se faisait du côté de la cloison, attira l'attention de Martigny. Le vicomte, après avoir écouté un moment, se pencha vers Brissot et lui dit très-bas :

— Entendez vous, là, près du baril ?

— Bah ! c'est un rat sans doute, répliqua Brissot de même ; la colonie est infestée de ces maudits animaux.

— C'est une tarière au moyen de laquelle on perce la cloison.

Le négociant prêta de nouveau l'oreille et reconnut, en effet, le craquement des fibres du bois sous l'action d'une vrille ou d'une tarière. On s'arrêtait par moment, de peur sans doute que la continuité du bruit ne donnât l'alarme. Alors Martigny et Brissot distinguaient un frôlement léger derrière les planches, et même des sons vagues qui semblaient provenir de voix humaines.

Après diverses interruptions, la tarière continua son office, et enfin un corps métallique vint frapper le pied du baril.

— La cloison est percée, murmura le vicomte ; maintenant c'est au tonneau lui-même qu'on va s'en prendre.

Il disait vrai ; bientôt la tarière se remit en jeu, et cette fois elle entamait les douves du baril. Elle les eut bientôt traversées à leur tour, et, quand on la retira, les graines commencèrent à tomber sur le sol.

— Je gagerais, dit Martigny gaiement, que les imbéciles prennent ces graines de navet pour de la poudre à canon, et qu'ils se félicitent déjà du succès de leur entreprise... Eh bien ! monsieur Brissot, êtes-vous suffisamment convaincu, maintenant, et faut-il enfin donner une leçon à ces coquins ?

— Quel est donc votre projet ? Je ne puis croire encore... j'espère...

— Ah ! vous voulez attendre qu'ils aient posé la mèche ? Soit, attendons ; aussi bien, grâce à mes précautions, l'expérience est sans danger pour nous. Mais je ne me le pardonnerais jamais si plus tard ces

scélérats allaient se moquer de nous après boire, dans quelque cabaret !

Pendant qu'ils parlaient, un nouveau frottement se faisait entendre contre les ais de la clôture : ce frottement dura quelques minutes et cessa tout à coup. Martigny se courba vers la terre, promena son doigt entre la cloison et le tonneau ; ayant senti un léger obstacle, il revint vers le négociant et reprit :

— La mèche est posée... Il ne leur reste plus qu'à l'allumer. Nous aurons notre tour quand vous voudrez.

En ce moment on vit briller, à travers les planches mal jointes, une clarté bleuâtre qui augmentait rapidement d'intensité. Sans doute quelqu'un venait d'enflammer une allumette et était en train de mettre le feu à la mèche. En effet, on entendit aussitôt l'espèce de sifflement que produit une pièce d'artifice en brûlant.

Mais déjà Martigny était à son poste devant l'échelle et avait épaulé son fusil.

— A nous, maintenant ! s'écria-t-il.

Les deux coups partirent presque à la fois avec un bruit épouvantable, remplissant de fumée tout le magasin. Cependant le fracas de l'explosion n'empêcha pas d'entendre un faible cri, ou plutôt un gémissement qui s'éleva du dehors.

Les commis avaient été éveillés en sursaut.

— Alerte, messieurs ! cria le vicomte ; ouvrez la porte du store et faisons une sortie... Vous, monsieur Brissot, hâtez-vous de nous procurer de la lumière... Nous l'avons échappé belle, mais l'inventeur de cette charmante plaisanterie n'aura pas lieu de s'en réjouir beaucoup !

En un instant tout le monde fut sur pied, et plusieurs bougies éclairèrent le lieu de la scène. Pendant que l'un des commis s'empressait de débarrer la porte, on s'aperçut que la mèche d'artifice brûlait toujours et menaçait de mettre le feu à la cloison. Martigny saisit un seau d'eau et le lança sur la flamme qui s'éteignit aussitôt.

— Jugez de ce qui serait arrivé si ce tonneau eût été plein de poudre ! dit-il en ricanant. Eh bien ! gentlemen, voyons à qui nous avons affaire.

La perte venait de s'ouvrir ; il sortit le premier, suivi de deux employés dont l'un portait une lumière. Quand ils parurent sur la place, ils entendirent plusieurs personnes s'enfuir précipitamment ; en même temps des coups de pistolets furent tirés sur eux, heureusement sans les atteindre. Ils ripostèrent avec leurs revolvers ; mais les assaillants se perdirent dans les ténèbres.

Alors le vicomte et ses compagnons pénétrèrent dans la ruelle ; un homme était étendu par terre, la poitrine percée de deux balles. On n'eut pas de peine à reconnaître le Mexicaïa, qui était venu le jour précédent au store sous prétexte d'acheter de la poudre ; il avait été atteint au moment où il se relevait après avoir enflammé la mèche ; plusieurs allumettes se trouvaient encore entre ses doigts crispés. Du reste, les balles coniques du fusil de Martigny avaient manifesté leur terrible puissance : les deux blessures étaient affreuses et la mort du malheureux avait été instantanée.

Tous les employés du store, et Brissot lui-même, étaient accourus, et ils constataient avec épouvante

la grandeur du péril auquel ils venaient d'échapper. Mais aucun ne se montrait plus agité, plus tremblant et en même temps plus indigné, que le premier commis, don Fernandez. Il gesticulait d'un air égaré et disait tout haut en esnoagnol :

— Ah ! le traître, le menteur ! Qui peut l'avoir poussé à cette infamie ? Les autres ignoraient certainement...

Il s'interrompit en voyant Martigny l'écouter.

— De qui parlez-vous, señor Fernandez ? demanda le vicomte ; on dirait que vous connaissez cet homme ?

— Je le connais comme vous le connaissez vous-même, répliqua le commis en recouvrant tout à coup son sang-froid ; n'est-ce pas lui qui est venu au store dans la matinée d'hier ?

Martigny allait peut-être lui adresser de nouvelles questions, quand des policemen accoururent en toute hâte, attirés par la fusillade. Un constable procéda immédiatement à une enquête sur l'événement accompli, et écouta la déposition du vicomte. Mais les catastrophes de ce genre étaient trop fréquentes dans les placers pour que l'autorité s'en émut outre mesure. Le constable donna l'ordre d'emporter le corps et remit au lendemain la suite des informations. Bien avant les premiers rayons du jour, les gens de justice s'étaient retirés ; les employés avaient regagné le store et le calme le plus profond régnait dans la ville des chercheurs d'or.

Brissot et Martigny étaient demeurés seuls pendant que les commis reprénaient leur sommeil interrompu, et la plus franche cordialité paraissait maintenant s'être établi entre les deux compatriotes. Le négociant montrait d'autant plus de gratitude au vicomte, qu'il avait été plus incrédule et plus soupçonneux jusque-là.

— Ah ! mon cher Martigny, lui disait-il avec effusion, que serais-je devenu sans vous ? Ma ruine complète et notre mort à tous eussent été le résultat de cet infernal complot... Que ne vous dois-je pas ? Aussi vais-je écrire à ma femme et à ma fille ; je veux qu'elles sachent...

— Ce sera pour moi la plus douce récompense, monsieur Brissot, répliqua le vicomte, si mademoiselle Clara connaît le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre... Ainsi donc vous me permettrez d'entrer chez vous en qualité de commis ?

— N'est-ce pas à moi maintenant de vous demander avec instance la continuation de vos bons offices ? Je ne sais si je dois plus admirer votre étonnante sagacité à deviner les projets de ce scélérat, que votre courage et votre vigueur à les déjouer.

— Rien n'était plus simple cependant. Il suffit, en pareil cas, d'être attentif aux plus minces circonstances et d'en tirer des conséquences selon le caractère, les passions et les intérêts de ceux que l'on craint.

— Voilà pourtant un instinct qui me manque, mon cher Martigny ; je sais seulement gagner de l'argent, et je vais droit à mon but, sans même soupçonner le péril. Restez donc avec moi, je vous en supplie... Vous vous occuperez comme vous l'entendrez : vous fixerez vous-même le chiffre de vos appointements... vingt, trente dollars par mois, s'il le faut.

— Je n'exigerai rien de plus que ce que vous accordez au plus favorisé de vos commis, et certaine-

ment je vous rendrai de plus grands services. Tout n'est pas fini, j'imagine, par la mort de ce coquin de Mexicain. Il avait dans le voisinage, comme vous l'avez vu, de nombreux amis qui attendaient le résultat de l'explosion, pour piller les marchandises encore intactes après le désastre. Ils voudront, selon toute apparence, le venger, et nous devons désormais être constamment en éveil. L'autorité est trop faible pour imposer aux vauriens, ramassés de toutes les nations, qui se sont donné rendez-vous aux placers. Il faut donc nous attendre à d'autres entreprises du genre de celle qui vient d'échouer.

— Eh bien ! nous veillerons... Seulement, Martigny, permettez-moi de vous adresser une prière ?

— Qu'est-ce donc ?

— Évitez, poursuivit Brissot d'une voix sourde et profonde, évitez, autant que vous le pourrez, l'effusion du sang. Vous avez habité, je le sais, des pays où l'on estime peu la vie des hommes, et ici même j'ai vu égorger de pauvres Indiens comme des troupeaux... Je vous en supplie, ne vous servez de vos armes que dans un cas de nécessité absolue... Ainsi, par exemple, ce soir, ne pouviez-vous nous sauver sans punir si cruellement ce misérable Mexicain ? La vue de ce cadavre, aux blessures béantes, au visage sanglant, m'a bouleversé.

— Vraiment, mon cher Brissot, répliqua Martigny d'un ton léger, je vous aurais cru plus endurci contre de pareilles impressions.

Mais cette allusion au passé ne fut pas remarquée cette fois du négociant.

— Oh ! ne tuez pas, ne tuez pas ! poursuivit-il avec une sorte d'égarément ; si légitime que soit le meurtre, qu'il ait été accompli pour la défense de votre vie ou pour celle de votre honneur, le sang versé s'élèvera contre vous. Vous aurez beau vieillir, changer de climat, fuir aux extrémités du monde, le jour, la nuit, dans vos plaisirs, dans vos travaux vous entendrez une voix qui vous criera : « Tu as tué ! » Votre victime elle-même vous apparaîtra avec sa figure pâle, ses cheveux en désordre, ses yeux éteints ; elle interceptera, avec sa bouche froide et décolorée, les baisers que vous adresserez à votre enfant. Il est des moments où je erois voir encore...

Il s'interrompit et porta la main à son front d'un air de souffrance. Le vicomte sentit la nécessité de calmer cet esprit troublé.

— Allons ! mon cher patron, répliqua-t-il, si vous avez de tels scrupules, on s'efforcera de les respecter à l'avenir. Cependant, peut-être aurons-nous besoin désormais d'agir avec une certaine énergie, car je vous l'ai dit déjà, ce ne sont pas seulement les amis du Mexicain mort que je redoute. La haine qui subsiste entre les mineurs et les marchands prend chaque jour des proportions plus larges ; quand elle fera explosion, nous devons nous attendre aux plus grands malheurs.

— Martigny, cher Martigny, répliqua le négociant avec agitation, une révolte ouverte ne peut éclater de sitôt... Je ne demande que trois mois, puis je quitterai cet odieux pays et pour toujours.

— Trois mois ! pensa Martigny ; moi aussi je peux dans cet intervalle accomplir tous mes projets... Le hasard me favorise, courage ! Charmante Clara, vous serez à moi !

(A CONTINUER.)

LA FIANCÉE DE MADRID.

(Suite et Fin.)

Et effectivement les côtes de la Havane étaient en vue.

Une autre voix, mais une voix lamentable et sombre, celle du capitaine, répondit à ce cri d'espoir par un cri de mort.

—La *Manfrelore* est sur les récifs.

Alors un gémissement de détresse se fit entendre dans tout l'équipage. Les pompes cessèrent de jouer, l'intrépide timonier gouverna avec moins d'ardeur, le froid de l'épouvante avait touché le cœur même du capitaine.

Don Ruiz, qui n'avait cessé de contempler cette horrible scène d'un œil tranquille, tandis que Diégo, pâle et plutôt blême d'effroi, s'était cramponné avec force à l'écoute de misaine pour se défendre du roulis; don Ruiz, disons-nous, aborda pour la seconde fois le capitaine et lui demanda :

—Est-il encore une chance de salut ?

—Une seule. Si l'orage s'apaise assez tôt, si le vent se tait avant que les récifs aient tout-à-fait ouvert notre carène, nous mettrons les chaloupes à l'eau et l'équipage pourra être sauvé. Quant à la *Manfrelore*, ajouta le vieux marin en essuyant une larme, elle ne reverra plus le port; sa tombe est ici.

Don Ruiz, dominé par un mystérieux transport, s'élança dans la cabine, saisit un parchemin qu'il trouva sur le bureau du capitaine, y traça quelques mots à la hâte, le plia avec soin, et courut à la grande écouteille où était Valdesillas avec le charpentier de la *Manfrelore* :

—Valdesillas, deux mots, dit-il.

Le commandeur courut aussitôt vers lui.

—Puis-je me reposer sur vous, dit Ruiz à voix basse, d'un soin que je devrais confier à un frère seul, si Dieu m'en avait laissé un ?

—Parlez.

—Prenez ce portefeuille qui renferme des papiers de famille précieux, et tous les titres de la maison de Soria. Prenez aussi ce parchemin sur lequel je viens de tracer quelques lignes. Il importe que pour plusieurs jours ces papiers ne soient plus en mon pouvoir. Plus tard, sans doute je vous les redemanderai;... mais jusque-là, gardez-les fidèlement, je vous en fais le dépositaire.

—Mais, ne puis-je savoir ?

—Rien de plus en ce moment. J'ai besoin de parler au capitaine, et tout retard est impossible; adieu, cachez vite ces papiers, je vous quitte;... tenez, d'ailleurs on prononce votre nom, c'est le charpentier qui vous appelle... il vous fait signe qu'il a besoin de votre secours, encore une fois adieu.

Le commandeur prit le billet que lui offrait don Ruiz, et le plaça sur sa poitrine, en exprimant par un geste qu'il se conformerait à sa recommandation.

XV.

ENTRE LA VIE ET LA MORT.

Quand don Ruiz remonta sur le pont, tout était bien changé. Le capitaine, toujours triste, avait cependant au front un rayon d'espérance; les passagers, rangés en cercle autour de lui, attendaient avec anxiété une parole de consolation. Mais inaccessible à la peur, au milieu du péril, le capitaine savait aussi contenir sa joie, et se gardait de la révéler par aucun signe extérieur. Il se borna à dire, en caressant sa moustache grise :

—Le vent fait mine de s'abattre, le mouvement du navire est moins fort... Enfant! préparez-vous à la retraite. Chaloupes en mer! ajouta-t-il en agitant son chapeau en signe de ralliement.

Ces trois mots rendirent la vie à l'équipage. Ce fut de toutes parts une clameur vive, stridente, électrique. C'était la grâce à l'instant du supplice, la guérison à l'heure de l'agonie. Matelots et passagers, tous coururent sur le pont, afin de travailler de concert à l'œuvre de sauvetage.

Don Ruiz prit le capitaine à part :

—Un mot, lui dit-il. Peuvent-ils être sauvés tous.

—Presque tous, répondit le capitaine.

—Eh bien, reprit don Ruiz, partageons-nous le travail de cette heure décisive. Tenez! les chaloupes se balancent déjà sur la cime des vagues. Descendez-y le premier afin de contenir cette foule qui ne connaît rien à la mer et que le danger rend folle. Vous empêcherez certainement quelque malheur, car je tremble de voir chavirer ces frêles embarcations. Moi, je ne suis point nouveau dans ces luttes terribles avec les éléments, et vous pouvez vous fier à moi du soin de veiller à ce qui se passera sur la *Manfrelore*.

—Volontiers, dit le capitaine, à moi la direction des chaloupes, —Vous celle de la pauvre *Manfrelore* qui, du reste, doit inévitablement laisser ici ses os.

Déjà les barques de sauvetage étaient à l'eau, et bien que l'orage fût apaisé, elles n'en étaient pas moins ballottées sur une large nappe d'écume. Le capitaine sauta dans la première et s'écria :

—Les passagers d'abord!

A cette exclamation, les yeux éteints se ranimèrent, les membres engourdis retrouvèrent une chaleur nouvelle, un souffle tiède ranima les lèvres et les mains glacées. Les malheureux qui, pendant plus d'une heure, avaient vu à chaque instant s'ouvrir et se refermer l'abîme sous leurs pieds, s'étaient déjà presque familiarisés avec l'idée de la mort, et semblaient hésiter devant la chance du salut. Ils ne croyaient plus à la vie. Ils appartenaient déjà en imagination à l'éternité.

Mais, quand ce premier moment de torpeur fu

pasé, quand on vit le capitaine commander les manœuvres de sauvetage et les matelots indiquer du doigt à l'équipage le chemin par lequel il devait descendre pour atteindre les barques, il y eut une sorte de frémissement de bonheur qui s'exhala de toutes les poitrines, voltigea rapidement sur ce tableau de désolation humaine, et se transformant en prière, monta sans doute jusqu'à l'oreille de Dieu.

Puis, à cette simple expression d'une joie religieuse, succédèrent le désordre et la confusion. Chacun voulait d'abord le salut et la vie pour soi et les siens. On se précipitait, on se poussait, on luttait à qui passerait l'un devant l'autre.

Mais soudain cette confusion cessa.

Fernande était au bras du commandeur qui venait de la conduire, presque malgré elle, sur le pont.

Laissez-moi mourir, lui disait-elle tout bas.

Valdesillas l'entraînait sans lui répondre.

Alors, comme si Fernande eût possédé une puissance surnaturelle, les rangs s'ouvrirent, tous lui firent passage à l'envie.

Elle était si belle et si triste, elle avait pendant la traversée attiré sur elle à un si haut point l'intérêt de l'équipage, que d'une commune voix on pria Valdesillas de la conduire la première à bord d'une des chaloupes. Fernande suivit le commandeur, non sans avoir adressé à Ruiz un regard qui voulait dire :

—Et vous ?

Don Ruiz comprit parfaitement, mais il détournait tristement la tête en feignant de n'avoir pas même vu Fernande.

Il avait besoin de tout son courage et il cherchait à se préserver de tout ce qui pouvait l'amoindrir ou l'ébranler. Il s'efforça même à cette heure décisive d'éloigner de son esprit l'image et jusqu'au souvenir de la femme qu'il avait tant aimée. Toute idée de tendresse devait évidemment faire faiblir sa résolution. Il voulait être tout entier à sa haine.

Un incident fort naturel vint la réveiller à quelques pas de lui... Son frère l'appela !

Il se retourna.

Don Diégo se joignit alors à la foule qui se pressait aux abords du pont, et déjà il se préparait à descendre comme les autres quand don Ruiz lui dit :

—Arrêtez, mon frère, j'ai promis au capitaine de veiller jusqu'au dernier moment sur la *Manfrellore*. Demeurez auprès de moi, je vous prie.

L'invitation était formelle. Don Diégo n'osa y résister.

A chaque minute, un être vivant sortait du vaisseau pour passer dans une chaloupe. C'était quitter une tombe pour rentrer dans la vie. A chaque minute aussi, la *Manfrellore* s'enfonçait d'un degré de plus dans l'abîme : sillonnée par les dents aiguës des rescifs, sa carène s'entrouvrait avec des craquements épouvantables ; l'irruption des vagues avait enfin gagné les cabines, et le point lui-même menaçait de disparaître dans les flots.

Deux hommes seuls se tenaient encore sur ce frêle appui. C'étaient don Ruiz et don Diégo de Soria.

Diégo voulut sauter dans la barque, qu'un homme de plus eût maintenant fait couler. Don Ruiz le retint par le bras

Diégo fit un effort pour se dégager, et, regardant son frère avec étonnement, il lui dit :

Que faites-vous ? ne savez-vous pas que la mort est sous nos pieds ?

—Je le sais.

—Le temps presse... il faut en finir.

—C'est vrai... Poussez au large, cria-t-il avec force.

Le timonier qui gouvernait les chaloupes obéit au commandement. Le capitaine s'apercevant trop tard que deux hommes étaient restés sur la *Manfrellore*, crut qu'il y avait eu erreur et voulut retourner au vaisseau. Mais le vent était encore trop violent et la mer trop houleuse pour y pouvoir songer. Valdesillas entrevit l'horrible vérité ; Fernande elle-même la divina. Mais pas une plainte, pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine. Elle contempla dans un muet engourdissement ce saisissant spectacle.

Tout sa vie était passée dans ses yeux.

XVI.

LES SORIA.

Les deux frères étaient debout, l'œil ardent, les cheveux en désordre, la poitrine haletante.

Leur costume à peu près semblable, faisait qu'au premier abord, on eût à peine distingué une légère différence entre eux.

Mais avec attention plus soutenue, il eût été facile de découvrir, au seul jeu des muscles de leurs visages, combien peu se ressemblaient ces deux hommes, que réunissait un nom de famille et qu'un habîme moral séparait.

Des émotions analogues devaient alors saisir leurs âmes. Tous deux sans doute étaient sous l'influence d'un sentiment de colère et d'un instinct de haine jalouse, tous deux voyaient le gouffre béant de la mort s'ouvrir sous leurs pas, tous deux entendaient vibrer à leurs oreilles les tintements lugubres de la dernière heure... Et pourtant, chacun d'eux portait à son front le sceau distinctif de sa nature, chacun d'eux semblait se mouvoir dans un rayon différent, émané, l'un du ciel, l'autre de l'enfer.

Don Ruiz menaçait avec fierté, don Diégo s'humiliait avec rage.

La figure de Ruiz, noblement épanouie comme celle d'un martyr, flamboyante comme celle de l'ange exterminateur, puisait une animation céleste dans le motif sublime qui l'inspirait. Sa colère lui venait d'en haut. Les traits de Diégo, au contraire, crispés par la terreur, dénotaient la haine impuissante et la trahison vaincue.

L'un regardait la mort de sang-froid et mesurait d'un œil calme le cratère mouvant du sépulchre au fond duquel chaque minute qui passait pouvait l'entraîner sans retour.

L'autre, froid d'épouvante, se tordait déjà dans les souffrances de l'agonie.

Pendant Diégo n'osait encore se rendre compte de la pensée de don Ruiz, mais les embarcations n'étaient pas très éloignées : il essaya une seconde fois de se dégager de la vigoureuse étreinte de son frère, afin de se jeter à l'eau et de nager jusqu'aux chaloupes. Don Ruiz le retint plus fortement encore en lui disant d'une voix qui glaça tout son sang.

—N'allez pas faire périr tout ce monde.

Le visage de Diégo se décomposa avec une rapidité affreuse, ses lèvres blanchirent, et il articula faiblement.

—Que voulez-vous, Ruiz ?

—Ce que je veux ? vous allez le savoir, don Diégo de Soria ! Je veux ensevelir ici votre honte et la mienne, à défaut du bourreau de Madrid qui a fait payer à don Roderic de Calderone seul, des crimes dont vous étiez complice ; je veux que l'Océan me venge de vous, et lave dans ses flots la tache d'infamie dont vous avez souillé votre nom et qui a rejailli jusque sur moi !

—Mon Dieu ! mon Dieu !

—Ne prononce pas ce nom terrible ! Implorer Dieu, toi ! Mais tu ne vois donc pas que sa clémence est à bout, et que sa justice s'éveille ! Ah ! j'ai été longtemps dupe de ton hypocrisie et victime de tes basses intrigues... Longtemps j'ai souffert pendant que tu triomphais, j'ai rampé pour ne pas gêner ta puissance, je me suis rayé du nombre des humains pour te laisser ici bas place libre et entière ! Comme tous les autres, j'ai été trompé par tes semblants de loyauté, par tes odieux mensonges. Mais plus à plaindre que tous les autres, j'ai payé cette erreur du bonheur de ma vie... Don Diégo, l'heure des représailles est venue.

—Grâce ! s'écria Diégo.

—Ton frère t'aimait, et tu as indignement trahi ton frère ; il t'avait laissé en partant un dépôt sacré, il t'avait confié la garde d'un trésor céleste qui renfermait toute son existence, et quand il est revenu, plein d'amour et d'espoir, des larmes de joie dans le cœur, te demander de ce que tu en avais fait, il a appris, mais trop tard, que ne pouvant le lui disputer au grand jour, tu avais employé la ruse pour le lui voler dans l'ombre ; et tu as osé mettre le ciel de moitié dans ce forfait exécrable, tu en as demandé la consécration à un prêtre, tu as commis un sacrilège ! don Diégo ! l'heure du châtement est venue.

—Grâce, répéta Diégo.

—Et le souvenir de François de Soria, notre père, ne t'a point arrêté ! tu n'as pas vu dans tes rêves, pleurer ses yeux caves, frémir sa blanche chevelure, et ses mains décharnées s'agiter vers toi ! Tu ne t'es pas rappelé que tu étais un Soria, et que notre maison, aussi vieille que la vieille Castille, était de celles où l'honneur est le pain dont on vit, la honte un venin dont on meurt !

La voix éteinte de Diégo exhala encore un son lamentable.

—Grâce ! dit-il.

—Point de grâce, répondit don Ruiz.

Les lames avaient gagné le pont. Le vaisseau était aux trois quarts englouti. Un coup de vent poussa sur l'arrière une vague énorme dont la crête blanche se brisa sur la poupe en mugissant.

Don Ruiz lançant au loin le sombrero qui était demeuré sur le front de Diégo, et le forçant à s'incliner :

—Dieu et mon père te regardent, s'écria-t-il, à genoux, Diégo, à genoux !

Un cri de femme et une rumeur prolongée s'élevèrent des deux chaloupes.

Tous les regards se dirigèrent avec avidité vers la place où était tout à l'heure le navire en détresse

Les premiers rayons de l'aube ne permirent de distinguer, à l'endroit fatal, qu'un vaste gouffre sillonné de flocons d'écume d'un blanc de neige et d'une troupe d'aleyons qui rasaient de leurs ailes les flots déserts.

Plus rien nul part.

La *Manfrelore* avait sombré.

XVII.

CONCLUSION.

Tout l'équipage fut sauvé, mais Valdesillas crut longtemps que Fernande, échappée à la furie de la mer, verrait s'éteindre dans les secousses de la tempête qui bouleversait son âme, les tremlantes et dernières lueurs de sa raison.

La pauvre femme, dont nulle parole ne parvenait à calmer l'âpre désespoir, revenait souvent, sombre et silencieuse, mêler ses soupirs aux frémissements de la mer.

Si Valdesillas l'accompagnait dans cette triste et quotidienne excursion elle le suppliait du geste et du regard de la laisser seule, et le vieillard, tout en se conformant à son désir, veillait de loin sur elle, comme un père sur son enfant.

Alors, se croyant livrée sans témoins aux jouissances de la solitude chérie, ella portait ses regards avides du côté où la *Manfrelore* avait péri.

Cette contemplation, d'abord calme et pour ainsi dire inanimée, finissait presque toujours par une prière et des sanglots.

Le vieillard commença par ses soins paternels la régénération de ce cœur si misérablement froisé ; le temps fit le reste, et au bout de quelques mois Fernande rentra pour ainsi dire dans la vie, ranimée non pas par l'espérance d'un meilleur avenir, mais par un sentiment calme et profond de sa douleur.

Muni des pleins pouvoirs que lui avait remis secrètement don Ruiz sur la *Manfrelore* à l'heure du danger, Valdesillas avait définitivement réglé les affaires relatives aux possessions de la maison de Soria dans l'Inde. Par un testament de quelques lignes, Ruiz, au moment d'engloutir au fond de l'abîme les deux derniers rejetons de sa race, avait légué tous ses biens à l'héritière de la Maison d'Ovéda.

Fernande résolut de donner à cette immense fortune qui devait lui rappeler sans cesse de si affreux souvenirs, une destination agréable à Dieu. Peu de temps après son retour à Madrid, le château d'Ovéda fut transformé en une communauté religieuse, dont elle confia la direction à une sainte femme et où elle demanda pour unique faveur d'être admise en qualité de simple novice.

Valdesillas alla tranquillement retrouver la vieille Gertrude qui ne s'attendait pas à la revoir sitôt, et devint plus misanthrope et plus méfiant que jamais. L'exemple de Diégo n'était pas de nature à le reconcilier avec le genre humain.

Dans la même année, Philippe III mourut. Esclave délivré des chaînes dont l'avait accablé la flatterie, déjà il travaillait à arracher le sceptre des mains de ses courtisans, et manifestait la ferme résolution de réparer ses fautes.

Il était trop tard, Dieu ne lui laissa que le temps du repentir.

LES SOURIS.

LÉGENDE ALLEMANDE.

(Suite et Fin.)

Alors ce fut la barque qui se trouva dans le cercle de lumière, tandis que les bandits restaient dans l'ombre.

Les émigrés de Bacherach, assis sur leurs bancs, chantaient les litanies en l'honneur du généreux Otto.

Soudain, quelque chose de blanc traversa l'obscurité comme un éclair, un craquement formidable se fit entendre, deux hommes, broyés par le projectile, tombèrent lourdement, et l'eau du fleuve entra en bouillonnant par une brèche ouverte au fond de la barque.

Avant que les malheureux fussent revenus de leur stupeur, deux autres blocs achevaient de briser l'embarcation.

C'était l'évêque Otto qui secourait ses pauvres. Seulement au lieu de pains, il leur envoyait des quartiers de roche.

Les bandits riaient aux éclats et applaudissaient à la force et à l'adresse de leur digne chef.

—Portez ces provisions de ma part à vos familles, hurlait le farouche Otto, les souris ne les mangeront pas.

Et, ricanant d'un rire de démon, il continuait à lancer sur le rocher d'énormes pierres, dont les éclats tuaient ou blessaient ceux des malheureux qui, sentant le bateau couler, avaient sauté sur l'îlot pour y chercher un refuge.

—Assassin de tes frères, sacrilège profanateur, je te maudis, cria d'une voix qui, quoique éteinte, monta jusqu'au meurtrier, le dernier des survivants.

Otto répondit par une flèche et un blasphème. La flèche traversa le cœur de l'homme, mais le blasphème tomba dans la coupe de la colère de Dieu et la fit déborder.

Le ciel se couvrit d'épais nuages noirs, qui, de tous les points de l'horizon, montèrent comme des fantômes échappés de l'abîme, des éclairs labourèrent en grondant leurs sinistres profondeurs, et les eaux du Rhin frissonnèrent comme un cheval auquel son cavalier fait sentir la pointe de l'éperon.

Qu'importait aux bandits ?

—Laissons Dieu tonner à son aise, avait dit l'évêque, et allons boire.

Et les brocs se choquèrent de nouveau, et l'orgie, déployant ses ailes, couvrit de ses éclats bruyants la voix qui venait d'en haut.

Les brigands cherchaient à s'étourdir, et cependant ils sentaient comme un poids terrible peser sur eux, leur joie bruyante n'était que mensonge, leurs visages suaient la peur et non l'ivresse; les torches jetaient une lueur sanglante ou bleuâtre comme la flamme de souffre; les instruments grinçaient ou pleuraient au lieu de chanter; la mitre de l'évêque brûlait le front du sacrilège, il y porta la main pour l'en

arracher mais au moment où il voulut la soulever, une souris s'en échappa, qui le mordit au doigt, et, sautant sur la table, courut se cacher dans le trophée.

Les soldats d'Otto se regardèrent et pâlirent en murmurant le nom de Bacherach.

L'évêque affectait de rire.

—S'il n'y a que celle-ci pour nous dévorer tous, elle en aura pour longtemps, dit-il.

La trompe sonna de nouveau. Le son apporté par le vent ressemblait aux gémissements d'un mourant.

—Par les cornes du diable, mon patron, rugit l'évêque, nos fidèles Bacherachais viennent chercher une nouvelle fournée de pains; quand nous aurons fini de boire, nous leur en servirons.

Au même moment la sentinelle effarée entra dans la salle du festin, les yeux hagards et pâle comme un spectre; sa terreur était telle que la voix lui manquait. C'était cependant un soldat courageux que Johan l'Écorcheur.

Tous les regards étaient fixés sur lui; il fit un suprême effort et dit ces seuls mots:

—Les souris de Bacherach.

Un moment auparavant ce cri eût excité un rire général, mais le temps de la gaieté était passée, l'inquiétude se peignait sur tous les fronts.

—Ludvig, va voir ce que veut dire cet imbécile, gronda Otto dont les lèvres blémirent sous un sourire forcé.

—Je veux dire, répondit Johan d'une voix sépulcrale, que notre heure est venue, nous allons être dévorés par les souris, dont les innombrables bataillons s'avancent contre la tour; monte toi-même et tu verras.

—Cet homme est ivre ou fou, rugit l'évêque en se ruant vers l'escalier où le suivirent cinq ou six brigands, pendant que les autres, cloués par la peur sur leurs escabeaux, se regardaient anxieusement, car leur ivresse s'était dissipée et leurs dents claquaient de terreur.

L'orage continuait toujours, orage solennel, sans pluie ni vent, mais gros de menaces; l'air était lourd et embrasé, et lorsque les éclairs violacés jaillissaient du flanc des nuages amoncelés, les eaux du fleuve semblaient changées en sang. Sur ce sang de larges plaques noires s'avançaient lentement comme d'immenses radeaux vivants poussés par un faible courant.

L'un de ces radeaux venait de s'échouer sur les bords de l'îlot, mais au lieu de rester immobile, il escaladait peu à peu le granit sur la surface duquel, à la lueur phosphorescente de l'orage, on pouvait distinguer une effroyable multitude de rats s'agitant en tous sens, avec des sifflements de colère et dont

les griffes aiguës, en grinçant sur la pierre, produisaient le même bruit qu'une forte averse d'été tombant sur une terre sèche et battue.

Ce n'était cependant que l'avant garde des assaillants dont les longues colonnes zébraient le fleuve de lignes noires, se dirigeant toutes vers un même centre, la tour maudite du Mausenthurm.

Penché sur les créneaux, Otto regarda longtemps cette fourmillière grossissant comme une marée qui monte silencieuse sur un lit de galets roulants, large tache noire semée de millions d'étincelles produites par la lueur phosphorescente d'un million d'yeux attachés sur lui.

Ce grouillement continu de l'armée innombrable des souris, le clapotement sourd du fleuve d'où elles émergeaient sans cesse, le bruit confus du grincement de leurs griffes aiguës sur le granit et de leurs sifflements de colère, avaient quelque chose qui donnait le vertige; il semblait à l'évêque qu'une force invincible le poussait vers l'abîme, ses tempes se gonflaient de sang, ses yeux étaient fixes et hagards, sa poitrine haletante, et, sans pouvoir se rejeter en arrière, il sentait ses doigts crispés sur la pierre se détendre et lâcher prise.

Était-ce un cauchemar causé par l'ivresse, un de ces rêves effrayants qu'engendre une fièvre brûlante, était-ce une épouvantable réalité ?

Otto poussa un rugissement terrible, ses bras se détendirent, il était perdu, quand un des bandits qui l'avaient suivi sur la plate-forme le saisit à bras le corps, et le retira violemment des créneaux.

Ce brusque mouvement l'éveilla, il saisit un bloc énorme, le souleva de ses bras puissants, et le lança au plus épais du bataillon ennemi.

Un bruit sourd comme celui que produit un corps lourd en tombant sur un épais tapis se fit entendre, et à la lueur de la torche qui brûlait encore à la meurtrière, la pierre blanche parut entourée d'un large cercle de sang, mais presque aussitôt cercle et pierre disparurent sous une nouvelle couche grise et mouvante.

— Tout le monde aux pierres, et écrasons l'ennemi, hurla l'évêque.

Ce fut pendant près d'un quart d'heure une avalanche de rochers, broyant des milliers de souris sur l'îlot, et glissant ensuite dans le fleuve en faisant dans leurs rangs de larges trouées, aussitôt comblées par de nouveaux assaillants.

L'écume était rouge tout autour de l'îlot, et la base de la tour, mouchetée d'une pluie de sang; mais l'armée envahissante grossissait toujours, et les longues colonnes noires continuaient à s'avancer avec des sifflements. Tout-à-coup il se fit un grand mouvement dans la masse, qui s'ouvrit pour laisser passage à un rat énorme aux longs crocs et aux griffes acérées.

Arrivé au pied de la tour, celui-ci se dressa sur ses pattes, en dardant sur Otto un regard de feu, et il fit entendre un sifflement qui domina tous les autres; à ce signal les souris répondirent par des cris aigus et l'escalade commença sur tous les points à la fois.

Quelques instants suffirent pour que la base de la tour disparut sous une sorte de gaîne mobile et grise qui la recouvrait comme l'écorce recouvre l'arbre, et qui montait lentement.

Revenus de leur première frayeur, les brigands combattaient avec la fureur du désespoir, et faisaient pleuvoir sur les assaillants une grêle de projectiles.

Les souris montaient toujours; assise par assise, la tour noirissait sous leurs rangs pressés, et le fleuve continuait à bouillonner sous leurs immenses colonnes.

— Place! place! cria tout-à-coup l'abbé de Rosenthal.

Et par-dessus les créneaux il vida une énorme chaudière remplie d'eau bouillante.

L'effet produit par cette nappe brûlante fut prodigieux. Du haut de la gaîne à sa base, une large bande de la vivante écorce se détacha d'une seule pièce et tomba laissant la tour à nu; d'horribles sifflements de colère et de douleur se firent entendre, et les bandits poussèrent des cris de joie.

A ces cris, le sifflement du roi des souris répondit seul, la brèche se referma et la gaîne continua à s'élever; sur le fleuve, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de nouvelles colonnes avançaient noires et profondes.

Arrivée au premières meurtrières l'écorce sembla s'arrêter, les brigands redoublèrent de vigueur, ils croyaient être vainqueurs.

— Capitaine, fit tout à coup une sentinelle, l'étage inférieur est envahi; les souris entrent en foule par les meurtrières.

— Qu'on ferme la porte de fer qui conduit à la salle du festin, cria Otto continuant à précipiter des rochers.

Sous cette grêle meurtrière, le roi des rats semblait invulnérable, aucun trait, aucun projectile ne pouvait l'atteindre. Assis sur une pointe de rocher, il continuait à darder ses yeux d'escarboucles sur Otto et dirigeait l'assaut.

Les souris avaient recommencé à monter, peu à peu elles effleurèrent les créneaux, Les projectiles étaient épuisés; les bandits fauchaient avec leurs épées, faisant tomber une pluie de cadavres, sans pouvoir arrêter le flot qui bientôt déborda et se précipita en cascade sur la plate-forme.

Épuisés à force de frapper, les brigands durent reculer, poursuivis dans l'escalier par des myriades d'ennemis.

— Tout le monde dans la salle du festin, rugit l'évêque, et fermez les portes.

Ils se barricadèrent, aveuglèrent toutes les ouvertures et, après avoir tué ou écrasé les souris qui avaient pénétré avec eux dans la salle, ils se laisserent tomber sur les bancs en proie à un sombre désespoir.

Les souris montaient toujours. Sous leurs pieds, au-dessus de leur tête, la tour en était remplie; on entendait le bruit de leurs dents rongéant le plancher et émettant la voûte.

Les bandits allaient, ou tomber à l'étage inférieur, ou être dévorés vivants, ou voir s'effondrer l'étage supérieur et être écrasés sous une avalanche de rats. Les torches à demi consumées ne jetaient plus qu'une lueur funèbre, de larges éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre répercuté par les échos remplissait d'un bruit sinistre le ciel de plus en plus menaçant.

Otto l'évêque, Otto, pâle, haletant, couvert de sang, mordait ses poings avec rage et labourait sa poitrine avec ses ongles en vomissant des blasphèmes.

Autour de lui, les compagnons de ses crimes et de ses sacrilèges débauches, ou gisaient comme des cadavres sur le sol immonde, ou cherchaient dans l'ivresse un dernier refuge contre l'effroyable agonie de la peur.

—Maudit soit Dieu! rugit le chef des bandits dans le paroxysme de sa rage.

Et arrachant la croix du trophée, il la foula aux pieds.

Soudain tous les brigands se dressèrent blêmes d'épouvante. Sur leur tête, un bruit étrange se faisait entendre; on eut dit des griffes de fer émiettant le granit.

Le roi des rats perceait la voûte qui tremblait en se lézardant.

—Maudit soit Dieu! répéta Otto, dont les lèvres écumaient. Maudit soit...

Un craquement terrible étouffa son blasphème; la voûte s'écroula, entraînant avec elle des millions de souris, et Otto renversé par un poids énorme, les bras pris et écrasés sous les décombres, sentit en frissonnant tout son corps couvert d'une multitude d'ennemis qui le mordaient cruellement, et commençaient à le dévorer.

—A moi! cria-t-il, en se débattant avec fureur.

Mais de ses compagnons, aucun n'avait ni la puissance ni la volonté de le sauver, chaque homme n'était plus qu'une masse informe rongée vivante par les souris de Bacherach, et hurlait en se tordant sous les morsures sans nombre qui le déchiraient.

—A moi: râla l'évêque, une seconde fois.

Personne ne lui répondit, mais à la clarté d'un éclair il vit accroupi sur sa poitrine le roi des rats qui aiguillait ses crocs, et fixait sur lui son regard phosphorescent.

—A moi Satan! mon âme pour ma vie! rugit le scélérat.

Alors le roi des rats fit entendre un rire strident et métallique.

—Ton âme est à moi, dit-il d'une voix caverneuse, c'est moi qui suis Satan, et il plonge ses griffes acérées et brûlantes comme un fer rouge dans le cou du maudit.

Au même moment un coup de tonnerre fit trembler la tour jusque dans ses fondements, la foudre frappa l'édifice dont elle fit crouler tous les étages inférieurs, une flamme bleuâtre couronna les créneaux; des bateliers qui descendaient le Rhin entendirent des cris affreux comme n'en poussent que les damnés et qui semblaient sortir de la tour qui se dressait à l'horizon.

Ils se signèrent en tremblant et continuèrent à ramer, mais le lendemain des pêcheurs, en allant retirer leurs filets, virent les murs de la Mausenthurm rouges de sang, et noircis par la foudre; une forte odeur de soufre s'exhalait de la blessure béante ouverte par le feu du ciel et des monceaux de rats recouvraient l'îlot à une hauteur de plus de deux toises.

PETIT DICTIONNAIRE A L'USAGE DU BON SENS.

Pour "l'Album."

Par G.

Absence.—Lime de l'affection.

Absents.—Gens qui ont toujours tort.

Accordailles.—L'homme propose et..... la femme accepte.

Adversité.—Creuset de la sagesse.

Age.—Secret qu'une femme ne divulgue jamais... quand c'est le sien.

Ambition.—Echelle qui aide à atteindre les sommets.

Ami.—« Rien de plus commun que le nom, rien de plus rare que la chose. »

Amitié.—Beau sentiment qui existait, dit-on, dans l'antiquité et que l'on parodie de nos jours avec assez de succès.

Amour.—Mal contagieux qui sévit sur les jeunes gens depuis l'âge de dix-sept ans, à peu près, jusqu'à une époque indéterminée. Premiers symptômes: fréquents soupirs,—cheveux frisés et pommadés;—cravate nouée avec art. Régime: clair de lune,—musique,—frais bouquets. La seule vue des aliments substantiels est insupportable.

Apparence.—Rideau avec lequel on peut faire bien des choses, mais qu'il est essentiel de tirer.

Arithmétique.—Art de soustraire correctement.

Artifice.—Monnaie courante.

Aujourd'hui.—Fac-simile d'hier.

Babil.—Patrimoine des femmes sur lequel bien des hommes ne cessent d'empiéter.

Beauté.—Piège tendu à la raison par la nature.

Bienveillance.—Emanation parfumée de la bonté.

Bonheur.—Un tout composé de mille petits détails que malheureusement on affecte de ne pas voir.

Bonté.—Base de toutes les qualités du cœur.

Bouche.—Parlement sans vacance.

Calomnie.—Espèce de feu grégeois dont la recette ne se perdra pas.

Candeur.—Vertu suave qu'on ne rencontre plus guère dans le monde.

Charité.—Sorte d'amour qui vient directement du ciel.

Chignon.—Excroissance aussi laide que nuisible, que la mode avait fait pousser sur la tête de nos belles.

Cœur.—Organe d'une nature très-inflammable, (particulièrement chez les hommes), se consumant facilement, mais qui comme le phénix renaît sans cesse de ses cendres.

Confiance.—Colonne sur laquelle il est doux de s'appuyer.

Conscience.—Le plus sûr des casuistes.

Conseils.—C'est d'eux surtout que l'on peut dire : il est plus facile de donner que de recevoir.

Constance.—Persistance infatigable du cœur.

Contentement.—Contentement passe richesse.

Conversation.—Occasion de montrer son esprit.

Critique.—Doublure de l'envie.

Curiosité.—Source de bien des progrès et de bien des fautes.

Dé.—Le bijou le plus utile et le plus cher d'une femme de ménage.

Deux.—Le nombre recherché en amour.

Dévote.—Femme qui fréquente souvent l'église et qui a l'habitude de manger charitablement son prochain.

Difficultés.—Le plus sage sinon le plus facile est de les éviter.

Dissimulation.—Qualité mondaine plus estimée qu'estimable.

Domestiques.—Les tourments, le purgatoire de ce bas monde.

Dupe.—Celui qui tire les marrons du feu.

Economie.—Fortune du pauvre.

Eguille.—La compagne inséparable du dé.

Enfant.—Petit être insupportable s'il est maussade, détestable s'il est gâté, redoutable s'il est terrible, mais toujours aimable et aimé quand il est charmant et bien élevé.

Ennemi.—« Un produit de notre nature et non une conséquence de nos actions. »

Espérance.—Dernière planche de salut.

Esprit.—Sel de la raison.

Et-cætera.—Le meilleur de bien des ouvrages.

Expérience.—Connaissances acquises souvent au prix de ses plus douces illusions.

Famille.—Aimant qui attire le cœur de quelque côté qu'il aille.

Fat.—Être qui ne doute de rien, surtout quand il s'agit de son propre mérite.

Femme.—Être charmant dont les grâces font passer les défauts.

Février.—Mois où les femmes parlent moins.

Figure.—Recommandation que l'on porte toujours avec soi.

Flatterie.—Fausse monnaie.

Foi.—Télescope qui nous fait voir les choses de l'autre vie.

Folie.—Ame du monde.

Fortune.—Itoue qui tourne vite, et sur laquelle plus de sots que de gens d'esprit ont le talent de se tenir en équilibre.

Fleurs.—Messagères des amoureux.

Galanterie.—Mensonge de l'amour.

Gazette.—Machine à fabriquer les nouvelles.

Gentleman.—Manuel de belles manières relié en drap fin.

Gravité.—Triste effet d'un sang froid.

Goût.—Lunette aussi rare que précieuse.

Homme.—Beau titre qui est usurpé souvent comme tant d'autres.

Illusion.—Enchanteresse qui nous mène toujours par des chemins fleuris.

Imagination.—Une voyageuse, grande ennemie de la réalité.

Ingratitude.—Herbe qui pousse là où souvent on a semé des bienfaits.

Ivrogne.—Un mortel heureux qui s'imagine parfois que la terre lui appartient.

Jalousie.—Sceau de la médiocrité.

Jeu.—Supplément à l'esprit, ou ressource de l'avarice.

Jeunesse.—Matinée de printemps.

Journaliste.—Pauvre diable qui vide son cerveau pour emplir celui des autres.

Journalisme.—Champ où l'on se bat avec des plumes au lieu d'épées.

Langue.—Instrument que les femmes ne laissent jamais rouiller.

Lèvres.—Cachet qui scelle les doux aveux.

Livre.—Le meilleur ou le plus dangereux des amis.

Lune.—La confidente discrète et aimée des amoureux.

Mariage.—Espèce de lotterie où les bons billets sont bien rares.

Médecin.—« Sorte d'homme payé pour dire des fariboles dans une chambre, auprès d'un malade, jusqu'à ce que la nature ait guéri celui-ci ou que les remèdes l'aient fait crever. »

Mélancolie.—Sentiment moderne.

Mémoire.—Tablette où se gravent les choses qui passent.

Mère.—L'incarnation de la bonté, de l'indulgence et du dévouement.

Mode.—Une inconstante qu'on adore.

Modestie.—L'ombre de l'humilité.

Monde.—Une collection de bipèdes plus ou moins insignifiants.

Occasion.—Une chose que, si on la perd on ne peut guère retrouver.

Oëillade.—Hameçon qui sert à prendre les téméraires.

Or.—Le plus grand magicien de la terre, il change nos songes en réalités.

Orgueil.—Le compagnon intime de l'ignorance.

Oubli.—Paralysie du souvenir.

Papillon.—L'emblème de..... mais pas d'indiscrétion.

Pauvreté.—Une grande incommodité.

Perfidie.—Plante cultivée avec succès par les deux sexes.

Persécution.—Récompense ordinaire de l'homme vertueux ici-bas.

Plaisir.—Fantôme qui nous enchante, mais qui fuit dès que nous voulons le toucher.

Post-scriptum.—Le plus intéressant de presque toutes les missives féminines.

Préjugé.—Racine impossible à détruire.

Raillerie.—Arme à deux tranchants.

Résignation.—Dernier échelon de l'espérance.

Richesse.—Une divinité adorée dans tout pays où a pénétré la civilisation.

Rien.—Etendue de nos connaissances.

Rire.—Antidote merveilleux contre l'ennui.

Roman.—Clair de lune, —deux amoureux, —fidélité éternelle, —jeune fille riche, —jeune homme pauvre, intelligent, orgueilleux et beau, —père de la jeune fille irrité, —mère qui intercède, —rival riche, laid, méchant, —la mort plutôt que la séparation, —nouveau clair de lune, —échelle de corde, —

fuite,—poursuite,—trop tard,—mariage,—fille dés-
héritée,—Père au lit de mort,—rappel,—pardon,—
héritage,—jeune couple heureux,—chérubins d'en-
fants,—bonheur.

Sagesse.—Fleur exotique que l'on préfère voir
cultiver que cultiver soi-même.

Secret.—Quelque chose de très difficile pour ne
pas dire impossible à garder.

Sincérité.—Marchandise rare.

Tracasserie.—Occupation sérieuse de bien des
gens.

Travail.—Bouclier qui éloigne les tentations.

Tristesse.—Voile à travers duquel on voit tout en
noir.

Vengeance.—Breuvage qui ne désaltère pas.

Vertu.—Ce que l'on enseigne mieux par les paroles
que par l'exemple.

Vieillesse.—Sentinelle de l'autre monde.

Vie.—Sommeil plus ou moins agité et troublé, et
dont l'amour est un des plus doux rêves.

MISCELLANÉES.

DÉFINITIONS.

Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut
d'esprit pour être fat. Un fat est celui que les sots
croient un homme de mérite. L'impertinent est un
fat outré. Le fat lasse, ennuie, dégoute, rebute;
l'impertinent rebute, aigrit, imite, offense; il com-
mence où l'autre finit. Le fat est entre l'impertin-
ent et le sot; il est composé de l'un et de l'autre.
Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela,
plus supportable que le sot qui parle.—(LA BRUY-
ÈRE.)

“ En Orient, quand on a rien à dire, on fume du
tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se
salue, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner
un témoignage d'amour. ”—(M^{me} DU STAIL.)

Le Cardinal de Richelieu savait refuser sans
déplaire; le Cardinal Mazarin faisait plaisir de
mauvaise grâce.

Cervantès et Molière, ces deux hommes dont les
écrits respirent la plus vive gaieté, étaient pensifs et
mélancoliques.

“ Le bavard dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont
Et les sots ce qu'ils veulent faire. ” [fait.]

Le Dr. Hill disait d'un prédicateur anglais que
ses dettes obligeaient de se tenir caché. Il est invi-
sible six jours de la semaine, et le septième il est
incompréhensible.

“ Un miroir à nos yeux distraits,
Vient-il offrir notre grimace ?
Il ne faut pas briser la glace,
Mais, s'il se peut changer nos traits. ”

Le Caliphe Abdamalet avait, dit-on, l'haleine si
infecte, qu'il tuait les mouches qui se reposaient sur
ses livres. (DICT. HISTORIQUE.)

Sardanapale, fut le premier qui fit usage de lits
de plumes.

Il existe en Egypte, dans un canton nommé El-
Kassr, une fontaine qui a la propriété de teindre en
noir très brillant la laine blanche ou brune, dans
l'espace de trente-six heures. Il suffit de laisser
tremper l'étoffe dans le bassin de la fontaine.

Les Siguriens sont, dit-on, les plus habiles et les
plus hardis navigateurs du monde.

Cambyse fit écorcher vif un juge prévaricateur,
et fit siéger sur la peau du coupable le juge qui lui
succéda.

Le secret de secourir la vue affaiblie des vieillards
par des lunettes, qu'on nomme besicles, est de la fin
du treizième siècle.

Sous le règne de Charles VII, les chemises en
France, étaient de serge; la reine en avait dix de
toile, ce qui était regardé comme un grand luxe.

L'ombrageux s'arrête aux apparences; le soup-
çonneux à la supposition; le méfiant à la crainte
d'être trompé. Le premier voit tout en noir, le se-
cond tout en mal et le troisième est toujours en
garde.

Il existe un libraire dont l'habitude est de propo-
ser ses livres à chacun selon sa condition et ses
goûts. Il offre par exemple :

Aux buveurs, Boileau; aux herboristes, Racine;
aux bergers, Lavallée; aux porteurs d'eau, La
Fontaine; aux chanteurs, La Harpe; aux chefs
d'orchestre, Milton; aux tailleurs, Couper; aux
jeunes filles à marier, Cousin; aux vigneronns, Dela-
vigne; aux soldats, Descamps; aux grands seigneurs,
Châteaubriand; aux amateurs de théâtre, Staël;
aux financiers, Brispot; aux malades, Beautain;
aux coiffeurs, Barbier; aux étourdis, Lesage; aux
gens camus, Volney; aux artistes, Le Beau; aux
joueurs, Descartes; aux blanchisseuses, Cuvier; aux
gens maigres, Ovide; aux gens pressés, Courrier;
aux vieux garçons, Cervantes.

Chose étrange à première vue, mais au fond toute
simple, ce libraire ne fait point fortune.—C'est que
nul n'aime à être servi ni selon sa condition, ni selon
ses mérites.

Un voyageur de commerce, ayant parcouru une
partie de la France et de l'étranger, a rapporté à
Paris les objets suivants :

Un habit taché de Grèce; une paire de souliers à
double semelle de Liège; un mouchoir de Tulle;
un tablier de Bone; une boîte de Gand; un pis-
tolet de Tyr; une bouteille de Rome; une chaise

de *Cannes* ; un pot de *Gray* ; un couvert d'*Elain* ; un collier de *Rennes* ; une échelle de *Moulins* ; une culotte de *Pan* ; un bonnet de *Nuits* ; un lit de *Caen* ; un livre de *Metz* ; un pâté de *Foix* ; un sac de pastilles de *Mantes* ; une malle pleine de *Romans*, laquelle était arrivée vide de *Sens*.

PETIT DRAME EN DEUX ACTES.

Première scène.—*Un millionnaire assis dans un fauteuil ; près de lui est un-pauvre homme dans une attitude suppliante.*

Le millionnaire : Hum ! je suis bien fâché, mon jeune ami, de ne pouvoir rien faire pour vous. Cependant je puis vous donner un bon conseil,—*économisez !*

Le pauvre homme : Mais, quand un homme n'a rien à....

Le millionnaire : Sottise ! Sous de certaines circonstances, un homme doit savoir économiser.

Seconde scène.—*Le millionnaire près de se noyer dans un étang ; le pauvre homme le regardant tranquillement de la rive.*

Le pauvre homme : Je suis bien fâché, mon ami, de ne pouvoir rien faire pour vous ; cependant je puis vous donner un bon conseil,—*nagez !*

Le millionnaire : (à demi suffoqué) Hic ! hic ! mais quand un homme ne sait pas nager !

Le pauvre homme : Sottise ! Sous de certaines circonstances, un homme doit savoir nager.

SURNOMS DE QUELQUES ÉCRIVAINS, PHILOSOPHES, POÈTES, PRIMAS, (depuis J.-C.)

Joseph, le *Tite-Live* de la Grèce ; St. Justin, le *philosophe* ; Lactance, le *Cicéron* chrétien ; Tertullien, le *Bossuet de l'Afrique* ; St. Augustin, le *Docteur de la grâce* ; St. Jean Chrysostôme, *bouche d'or*, l'*Homère des orateurs* ; St. Grégoire de Naziance, le *théologien* ; St. Basile de Césarée, le *Grand* ; St. Hilaire, le *Rhône de l'éloquence latine* ; Alcuin, le *sanctuaire des arts libéraux* ; St. Jean Damascène, le *St. Thomas de l'Orient* ; St. Anselme, le *second St. Augustin* ; Avicenne, l'*Hippocrate* et l'*Aristote des Arabes* ; Aben-Essa, le sage, l'*admirable* ; Albert le *Grand* ; Alexandre de Halès, le *docteur irréfragable* ; François Accurse, l'*idole des jurisconsultes* ; St. Bonaventure, le *docteur séraphique* ; St. Thomas d'Aquin, *docteur universel*, *docteur angélique*, *ange de l'école* ; Dans Scott, le *docteur subtil* ; Alain Chartier, le *père de l'éloquence française* ; Gerson, le *docteur très chrétien* ; Pierre l'Autin, le *fléau des princes* ; Malherbe, le *tyran des mots et des syllabes* ; Armand, le *Grand* ; Bossuet, l'*aigle de Meaux* ; Chaulieu, l'*Anacréon du temple* ; Corneille, le *Grand* ; Mme Deshoulières, la *10e muse*, la *Calliope française* ; Fénelon, le *Cygne de Cambrai* ; La Fontaine, l'*inimitable* ; Mirabeau, le *Démosthène français* ; O'Connell, le *grand agitateur* ; Roger Bacon, le *docteur admirable* ; Goethe, l'*Orphée* et l'*Horace allemand* ; Mme Dufresnay, la *Sapha française* ; Marguerite de France, la *mère des peuples*, la *Pallas de l'Europe* ; Marguerite de Valois, la *quatrième grâce*, la *Marguerite des Marguerites* ; Marguerite

de Danemark, la *Sémiramis* du Nord ; Boileau, le *poète de la raison* ; La Harpe, le *Quintilien français*.

PENSÉES.

Il y a des gens dont l'esprit ne se trouve jamais à côté du cœur. (EUGÈNE DE MIRECOURT.)

Vit-on, pense-t-on, aime-t-on pour soit ou pour la collection de niais qui constitue le monde ? (MME ANCELOT.)

Il est écrit dans la loi de la nature, que de deux personnes qui s'aiment, soit d'amour, soit d'amitié, il y en a toujours une qui doit donner de son cœur plus que l'autre, qui doit y mettre plus du sien. (GEORGES SAND.)

On aime les lieux où l'on a aimé. Ils semblent nous conserver notre cœur d'autrefois et nous le rendre intact pour aimer encore. (LAMARTINE.)

Le bonheur, c'est une chose environnée d'épines, de quelque côté qu'on le touche. (EUGÉNIE DE GUÉRIN.)

L'homme ne peut pas supporter longtemps ce qui est triste et la joie est une des conditions de la vie. (ST. FRANÇOIS D'AQUIN.)

On aime à deviner les autres, mais on n'aime pas à être deviné. (VANVENARGUE.)

Allons toujours au-delà des devoirs tracés et restons toujours en deça des plaisirs permis. (MME SWETCHINE.)

On donne des conseils ; mais on ne donne pas la sagesse d'en profiter. (LA ROCHEFOUCAULD.)

On dirait que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux, pour les aimer et en être aimés. (L'ABBÉ GERBET.)

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs. (PASCAL.)

Quiconque achète le superflu, vendra bientôt le nécessaire. (FRANKLIN.)

Les injures qu'on méprise s'effacent ; celles qu'on relève on est censé les avouer. (TACITE.)

Des gens d'esprit souvent la folie est le lot,
Et parfois la sagesse est la vertu du sot.

(J. B. ROUSSEAU.)

Un célèbre législateur indien a prétendu que dans toute espèce de gageure il y avait un fou et un fripon. (De Bligny.)

Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. (MDE GEOFFRIN.)

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore plus de l'homme qui est indifférent à tout. (LAVATER.)

Il faut avoir toujours dans la tête un coin d'ouvert et libre, pour y donner place aux opinions de ses amis et les y loger en passant. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers. (JOURBERT.)